

# From the Other Shore. Russian Social Democracy after 1921 [André Liebich]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **50 (2000)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.04.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

den muss. Die Diskussionen und unterschwelligen Ängste von heute haben in vielen Bereichen Ähnlichkeiten zu denen der Jahrhundertwende. Die damaligen Ansatzpunkte in ihrem Für und Wider zu erwägen, hat sich in dem Buch «Eine andere Moderne?» als ein lohnendes Unterfangen erwiesen.

*Andreas Schwab, Basel*

**André Liebich: From the Other Shore. Russian Social Democracy after 1921.** Londres, Harvard University Press, 1999, 476 p.

Ecartés sans combat en octobre 1917, rejetés dans la clandestinité, puis dans les camps avant d'être poussés à l'exil pour les plus chanceux d'entre eux, les mencheviks ont tenté d'incarner de 1921 à 1989, date de la mort du dernier militant historique, la possibilité d'une conception de la révolution et du socialisme rivale de celle de leurs frères ennemis bolcheviks. Vaincus parmi les vaincus, dans la mesure où ils furent les victimes d'un régime dont il refusèrent toujours de condamner l'acte fondateur, les mencheviks butèrent – comme après eux les communistes de gauche, les trotskystes, puis les communistes de droite – sur la difficulté d'être des opposants loyaux sans collaborer, de critiquer le Parti communiste sans affaiblir le pouvoir soviétique.

Pourtant, avant de devenir la cible privilégiée des nouveaux maîtres du Kremlin – au point que le terme de menchevik devienne dans la terminologie communiste officielle synonyme «d'opportunisme» et de «déviation petite bourgeoise» et soit appliqué à tous les ennemis du régime, les mencheviks partagèrent avec les bolcheviks une même foi dans la révolution prolétarienne, dans la supériorité du socialisme sur la démocratie bourgeoise. Jusqu'en 1903, date du II<sup>e</sup> congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie [POSDR] qui se termina par la scission du parti entre bolcheviks (= majoritaires) et mencheviks (= minoritaires), Martov qui allait devenir le principal idéologue des seconds collabora ardemment avec Lénine puisque c'est ensemble qu'ils fondèrent l'«Union pour la libération du travail», puis la célèbre *Iskra*.

Pendant longtemps les socialistes européens ne comprirent pas que derrière les querelles de personnes et la «scissionnisme» des Russes se profilaient en fait des divergences fondamentales sur la nature du parti et de l'action politique, sur la possibilité d'une révolution socialiste dans un pays agraire comme la Russie. Face au volontarisme de Lénine et à son modèle de parti clandestin strictement structuré, les mencheviks restaient attachés, un peu à la façon de Rosa Luxemburg, à une sorte d'autodétermination des masses et privilégiaient la mission éducative des organisations ouvrières sur leur fonction combative. D'abord diffuses, ces divergences se cristallisèrent en 1917 avec la participation des mencheviks à plusieurs gouvernements de coalition (mai, juillet, puis septembre 1917). Leur «ministérielisme» et leurs atermoiements au cours de ces mois décisifs se traduisirent par une diminution constante de leur représentation dans les instances ouvrières alors que leurs rivaux bolcheviks bénéficiaient de leur statut d'opposants irréductibles aux gouvernements bourgeois. Exclus définitivement du pouvoir dans les jours qui suivent l'insurrection bolchevique d'Octobre, puis des Soviets l'année suivante, ils refusèrent pourtant de condamner en bloc le gouvernement soviétique de crainte de faire le jeu de la contre-révolution. Ayant reconnu a posteriori la «nécessité historique» de la Révolution d'Octobre et déclaré leur hostilité aux interventions étrangères, les mencheviks vont s'efforcer d'assumer, malgré l'interdiction de leur presse, le rôle de «conscience de la révolution».

L'interdiction définitive de leur organisation, en 1922, pousse nombre de mencheviks comme Martynov, Tchitchérine et le futur procureur des grands procès staliniens, Vychinski, à rejoindre les bolcheviks, alors que la plus grande partie des cadres prend dans le sillage de Martov et de Dan le chemin de l'exil. Commence alors pour la famille menchevique comme la dénomme avec perspicacité l'auteur, une longue dérive qui va la mener, au rythme des drames du siècle – la confiscation de la révolution russe par les bolcheviks puis par Staline, l'arrivée au pouvoir d'Hitler, puis la défaite française au printemps 1940 – de Moscou à New York, en passant par Berlin puis Paris. Emigration dans l'émigration, les mencheviks se distinguent pourtant des autres colonies d'émigrés russes par leur compréhension et leur acceptation des causes de leur défaite. Coupés du prolétariat russe ils créent une organisation, la délégation étrangère, et surtout une revue, *Socialisticeskij Vestnik*, devant leur permettre de faire le lien avec les quelques groupes mencheviks qui survivent en URSS jusqu'au début des années trente. Sous l'impulsion de Martov, puis de Dan, ils tentèrent d'incarner une tendance du socialisme hostile à la bipolarisation de la scène politique européenne entre pro- et anticomunistes, entre partisans de la démocratie et du socialisme.

A chaque étape de leur pérégrination ceux-ci parviennent aussi à nouer des liens avec des organisations allemandes, autrichiennes, françaises et juives américaines, et à influencer leurs interlocuteurs qui comptent souvent parmi les personnalités les plus notables du socialisme démocratique comme Hilferding, Kautsky, Adler, Bauer et Blum. L'intensité de ce tissu de relations les place tous naturellement au centre du débat sur la constitution d'une nouvelle internationale, l'Internationale de Vienne (aussi appelée par ses ennemis Internationale II<sup>1/2</sup>) censée dépasser la division du mouvement ouvrier. Représentés à la conférence des trois Internationales de Berlin en 1922, ils finiront néanmoins par rejoindre la II<sup>e</sup> Internationale. Un moment confortés dans leurs convictions par la NEP qu'ils interprètent à juste titre comme la confirmation de leurs analyses sur l'impossibilité de construire le socialisme dans un pays agraire, ils se scindèrent en 1940 entre une droite (hostile à l'antagonisme entre socialisme et démocratie) et une gauche (partisane d'une défense inconditionnelle de l'URSS) lorsqu'ils comprirent que le Grand Tournant stalinien «limitait leur marge de manœuvre» en les plaçant devant l'alternative: abandon du marxisme ou acceptation du régime soviétique tel qu'il est.

Le bilan fait par l'auteur de ces décennies d'activisme en exil se révèle assez sombre. En Russie il est quasiment nul, dans la mesure où ils ne réussirent nullement à modifier le système de l'intérieur. Les mencheviks furent aussi les grands absents de la *perestroïka* puisque c'est à Boukharine que revint le privilège d'incarner l'occasion manquée d'un socialisme alternatif. La faiblesse du nouveau parti social-démocrate de la Fédération de Russie, créé en 1990, confirme la modestie de l'héritage menchevik et le discrédit qui pèse désormais en Russie sur le socialisme, qui celui-ci soit démocratique ou non. Trop marxistes pour les uns, trop hostiles aux communistes pour les autres, ils n'eurent guère plus de succès en Occident.

Politiques souvent impuissants, les mencheviks furent en revanche des soviétologues féconds à l'image de David Dallin. En raison de leur formation marxiste et de leur connaissance intime de la réalité soviétique ils sont à la l'origine de la plupart des concepts encore utilisés dans l'historiographie du communisme et c'est certainement par ce biais que leur influence fut la plus patente. Etudier les mencheviks permet en effet de comprendre les conditions dans lesquelles s'est élaboré

rée en Occident l'histoire de la Révolution. Grâce à leurs correspondants de l'intérieur et leurs contacts dans les sphères socialistes internationales il furent d'ardents «chasseurs d'archives» et A. Liebich nous raconte la fascinante histoire des archives Nicolaevsky sur lesquels travaillèrent des générations d'historiens.

Au-delà des luttes partisans entre les différentes tendances du mouvement ouvrier et des querelles d'émigrés, l'étude des mencheviks permet aussi à l'auteur de poser la question de la crise du marxisme, de sa pertinence pour comprendre l'anomalie d'une révolution socialiste dans un pays agraire et du rôle réel de la classe ouvrière dans un tel contexte. En tant que marxistes ils furent les premiers à s'interroger sur la nature du communisme soviétique, sur la spécificité d'un Etat ouvrier sans démocratie ouvrière et sur la responsabilité de Marx dans la formation de ce «socialisme des casernes».

L'ampleur de la documentation consultée, encore enrichie par une vingtaine d'entretiens, et la longue intimité d'A. Liebich avec les mencheviks lui ont permis de rédiger un ouvrage érudit et passionnant qui devrait rapidement s'imposer comme la synthèse de référence sur le sujet.

*Jean-François Fayet, Genève*

**KLIO**

**KLIO Buchhandlung und Antiquariat  
von der Crone, Heiniger Linow & Co.**

Fachbuchhandlung für Geschichte mit fachspezifischen  
Dienstleistungen und umfangreichem Sortiment

Buchhändlerisch und wissenschaftlich ausgebildetes Personal

Zudem An- und Verkauf antiquarischer Bücher

Geschichte

Philosophie

Soziologie

Politologie

Ethnologie

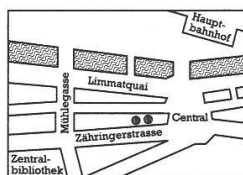
Dritte Welt

Germanistik

Belletristik

KLIO Buchhandlung  
Zähringerstrasse 45  
Postfach 699  
CH-8025 Zürich 1

KLIO Antiquariat  
Zähringerstrasse 41/45  
Postfach 699  
CH-8025 Zürich 1



Tel. 01 251 42 12  
Fax 01 251 86 12  
klio-zuerich  
@dm. krinfo.ch